

UTLEY, Robert M., *The Last Days of The Sioux Nation*. New Haven and London, Yale University Press, 1963. Préface, Illustrations, Bibliographie, Index, 314 p., 17 p. d'illustrations. \$7.50.

Lionel Groulx

Volume 17, numéro 3, décembre 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018137ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018137ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1963). Compte rendu de [UTLEY, Robert M., *The Last Days of The Sioux Nation*. New Haven and London, Yale University Press, 1963. Préface, Illustrations, Bibliographie, Index, 314 p., 17 p. d'illustrations. \$7.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(3), 442–446.
<https://doi.org/10.7202/018137ar>

Canada, the Commonwealth and the Common Market. McGill University Press, 1962, 142 pages.

Sur le sujet, W. B. Cunningham publie les principaux rapports présentés par les participants du Summer Institute de l'Université Mount Allison. La qualité des orateurs et la franchise de leur opinion forment un recueil substantiel sur l'orientation nouvelle de l'économie. Le message de L. Monnet embrasse les structures de l'unité européenne, sans oublier le conflit qui divise l'est et l'ouest. Le professeur Cairncross brosse une large perspective du mouvement vers l'unité des continents. M. Fowler établit la position du Canada dans l'évolution présente de l'économie mondiale.

Un intéressant symposium rassemble les vues des partis politiques comme des milieux financier, manufacturier et agricole. Malgré les inquiétudes actuelles, on n'hésite pas à faire confiance en l'avenir, même si les avantages du Commonwealth sont réels et le Marché Commun prometteur.

Lord Amory, haut commissaire au Canada, prend position en faveur du Marché Commun Européen. M. Schaetzel présente aussi le point de vue américain, auquel M. Clark ne se gêne pas pour ajouter ses commentaires. Les principales opinions émises au cours d'un forum reflètent les angoisses du présent et les élans de l'avenir. MM. Nylander du Ghana et Parambi de l'Inde prévoient l'unité de l'Afrique et de l'Asie. Pour conclure, MM. Johnson et Mackenzie insistent sur la révolution extraordinaire de la technique et les solutions pratiques qu'elle impose.

L'ensemble de ces travaux forme une documentation solide. La clarté des exposés, la liberté des opinions et l'expérience des participants sont à l'honneur de cette université. Le livre permettra aux étudiants du pays de puiser matière à discussions larges et confiantes.

PAUL-EMILE RACICOT, S.J.

UTLEY, Robert M., *The Last Days of The Sioux Nation.* New Haven and London, Yale University Press, 1963. Préface, Illustrations, Bibliographie, Index, 314 pages, 17 pages d'illustrations. \$7.50.

Ouvrage qu'on ne lit pas sans un peu de mélancolie. Il semble que l'auteur raconte un simple fait divers, un épisode de l'histoire américaine. Et pourtant ce fait divers, retracé sur maints points de l'Amérique du Nord, signifie la disparition des autochtones de la pré-histoire, races neuves, fières, proie

d'un impitoyable destin. Le Sioux n'est pas un inconnu dans l'histoire canadienne. Dès 1641, les missionnaires jésuites entendent parler de cet Indien qui vivrait à dix-huit journées du Sault, dans la direction nord ou nord-ouest. Au printemps de 1660, Chouart et Radisson auraient fait une course dans leur pays. En 1665, le Père Allouez, un peu plus précis, les situe au bout de la terre, au couchant, vers la grande rivière "Missipi"; Greysolon Du Luth, qui se rend chez eux, en 1679, nous les décrit nation puissante, évoluée, et leur donne pour habitat la vallée du Haut-Mississipi. Le territoire des Sioux fera même partie du domaine de la Nouvelle-France puisque cette année-là, Greysolon en prend possession au nom du roi. Lui et son frère La Tourette, plus que bien accueillis, jouiront, parmi les Sioux, au dire de Denonville, d'une autorité presque souveraine. Malheureusement on n'établit que trop tardivement, chez ces Indiens, un établissement et une mission qui ne purent durer. Nation belliqueuse, les Sioux s'acharnèrent à continuer, parmi les tribus voisines, leur sport de la guerre. Dans l'Ouest, ils troublèrent si bien la paix que La Vérendrye pourra écrire: "Ce sont les Sioux qui ont retardé la découverte de l'Ouest." Pour plus de renseignements sur ces Indiens, l'on n'aura qu'à consulter notre ouvrage: *Notre grande aventure, l'Empire français d'Amérique*.

Plus d'un siècle plus tard, la puissante nation des Sioux a pourtant survécu sur le territoire américain. Refoulée, peu à peu, par la marée européenne, elle occupe, vers 1890, sur la rive occidentale du Missouri et de la rivière Cheyenne, une aire considérable. Ceux qu'on a appelés quelquefois les "Iroquois de l'Ouest", forment, eux aussi, c'est-à-dire ceux qu'on dénomme les "Tetons", une confédération de sept tribus, elles-mêmes divisées en plusieurs bandes. La fière nation est désormais soumise au régime de la "Réserve". Frederick Jackson Turner, dont nous analysons l'ouvrage resté célèbre, dans le dernier no de notre *Revue*, expliquait, par le jeu de l'appel de la frontière, l'expansion américaine vers l'Ouest. Mais, note Robert M. Utley, plus que la frontière, la barrière indienne gêna et même immobilisa l'avance américaine, et ce, depuis Mexico jusqu'au Canada. Constata-tion hélas glaçante, où se trouve déjà inscrit, dirions-nous, le destin des Sioux. Le cas de ces Indiens, aurait pu observer M. Utley, ne fait pas exception: il est celui de tous les autochtones des Amériques, mais surtout de l'Amérique du Nord: inaptitude apparemment foncière à s'adapter au régime de vie, de civilisation des Blancs; opposition également foncière entre un régime de propriété où l'homme se veut fixe, s'attache à son carré de sol,

et cet autre régime de peuples chasseurs pour qui le large espace devient de nécessité vitale et le nomadisme presque l'aventure naturelle. Mais comment barrer la route à la marée européenne qui déferle en flots irrésistibles, qui dévore l'espace, tend à considérer tout territoire non cultivé comme terre inoccupée ? Les Sioux nourriront longtemps l'illusion de toutes les nations indiennes : la croyance au maintien perpétuel de la "Old Life", la foi en leur immobilisme économico-social, si ce n'est, en de plus chimériques espoirs. Du côté de l'ouest s'étendent toujours les vastes solitudes avec leurs séduisants mirages. Comment penser à un soudain rétrécissement de l'espace ? Un petit nombre, un très petit nombre parmi les Sioux, s'éveille à la fatale réalité.

Le régime de la "Réserve" aurait dû pourtant leur ouvrir les yeux. M. Utley qui ne cache point les abus dont a souffert la nation sious, rend hommage néanmoins au libéralisme traditionnel du sénat américain à l'égard des Indiens. Ces malheureux n'ont pas manqué, non plus, de quelques généreux défenseurs qui ont plaidé leur cause avec chaleur, tel le général Miles qui ébauche tout un programme de réformes pour tenter le salut de ses protégés, programme qui comporte une sorte d'apprentissage de la civilisation blanche. Il faudrait aussi nommer tel autre qui obtient pour les Sioux un "Land's agreement". Les Sioux ne souffrent pas moins de cuisants griefs par trop légitimes. Ils se plaignent d'être mal reçus et mal écoutés à Washington où ils députent leurs chefs, d'avoir à signer parfois des ententes où ils ne comprennent rien et d'où la duplicité n'est peut-être pas absente. Leur principal grief provient surtout du grugement incessant de leur "Réserve", à la suite de découvertes minières ou d'empiètements continuels des Blancs. L'impitoyable marée s'avance toujours. Réduits au rôle humiliant de mangeurs de rations, compensation que leur fournissent les autorités américaines, les Sioux n'échappent pas pour autant au fléau de la faim. Ils n'ont plus assez de terre pour y trouver leur vie. Rognées souvent par des concussionnaires, leurs rations ne leur arrivent qu'en retard, insuffisantes. Puis, en 1890 ou vers cette année-là, la disette sévit dans les prairies ; toutes les petites semences ou jardins des Sioux se voient brûlés par un vent de sécheresse. Et pourtant, en dépit de ces déceptions, la conscience s'éveille parfois chez ces infortunés, de leur impuissance à s'évader de leur genre de vie, de renoncer à la "Old Life" des ancêtres. Chaque fois, du reste, qu'à bout d'endurance, ils ont tenté un soulèvement, ils se sont vus impitoyablement écrasés par les forces armées. Pis que tout, et voilà la menace pour l'avenir, la nation des Sioux a perdu toute foi en l'honnêteté des Blancs. La haine a grandi dans le cœur indien.

Ils en sont là, en cette année 1890, lorsque tout à coup, une rumeur parvient, se répand dans les "Réserves": celle d'un Messie indien qui enseigne les moyens de régénérer la race et de la faire rentrer en ses droits. Ce Messie, un obscur gardien de troupeau, de la "Réserve" Palute, près du lac Walker, au sud de Salt Lake City, dans le Nevada, se donne pour l'homme de la rédemption ou de la renaissance indienne. A l'aide d'une religion faite d'un mélange de Bible, d'emprunts aux Mormons et à autres sources aussi troubles, Wovoka, c'était son nom, annonce une entière régénération de la terre. Finie l'exploitation des Indiens par les Blancs. Une marée en sens inverse, accourue de l'Ouest, balaiera devant elle, au printemps de 1891, la masse des envahisseurs jusque par delà l'océan. Pendant qu'il y est, c'est d'une palingénésie que Wovoka se fait le prophète. Au jour venu, tous les Indiens, les vivants et les morts ayant déjà vécu sur la terre, ressaisiront la patrie ancestrale, rajeunie, renouvelée, pour y jouir d'une vie éternelle. Parmi les Sioux, quelques-uns accueillent la foi nouvelle avec indifférence, d'autres avec scepticisme. Mais le Messie se donne pour un extatique descendu du Ciel; grâce à quelques techniques de sorcellerie, il accomplit des prodiges qui éblouissent les naïfs Indiens. Puis, il étale, aux mains et aux pieds, des stigmates, indices irrécusables des mauvais traitements subis, depuis deux siècles, par ses frères. On sait comme les peuples malheureux accueillent volontiers les marchands de bonheur. Au reste, Wovoka, à la manière de Gandhi, s'oppose à la violence. Voulait-on chasser le Blanc, se rendre invulnérable contre ses coups, l'on n'avait qu'à pratiquer la danse de l'Esprit (Ghost Dance) en l'accompagnant de chants et de prières. Qu'était-ce que cette "Ghost Dance"? M. Utley ne la définit point. Un mélange anticipé du *Rock and Roll* et du *Twiss* américain, peut-on présumer? Wovoka assure qu'elle suscitera dans les danseurs une sorte de frénésie émotive, des transes qui les amèneront à mourir momentanément, puis d'entrevoir alors ce que l'avenir réserve à la race indienne. La "Ghost Dance" se répandit dans les tribus comme une épidémie. Doctrine pacifiste, avons-nous dit, que celle de Wovoka, mais qui, en son fond, s'imprègne néanmoins de la haine de l'envahisseur et suscite le rêve de le jeter à la mer. Dans les chants de la "Ghost Dance", souvent revient ce refrain: "Les nations indiennes recouvrent leur foyer." Par d'habiles propagandes, les chefs sioux, aigris par leurs misères des derniers temps, prennent à la doctrine du Messie indien, ce qu'elle contient de haine explosive. Bientôt l'on parle d'un prochain et suprême soulèvement. On devait aboutir au choc de Wounded Knee Creek entre les Sioux et les troupes

américaines : effroyable massacre d'hommes, de femmes et d'enfants.

On peut dater de là la fin de la nation des Sioux. La défaite militaire de Wounded Knee entraîne la chute de toutes les illusions, de tous les espoirs de ces Indiens. Les liens de la Confédération se relâchent. La nation ne devient plus qu'une faible agglomération d'individus. Suprême dérision : quelques-uns de leurs chefs survivants et quelques autres de la tribu acceptent d'aller s'exhiber en Europe, dans le cirque de Buffalo Bill Cody comme une curiosité rare de l'Amérique. Sort funeste d'un si grand nombre de ces peuples autochtones. M. Utley ne raconte point ces derniers jours d'une fière nation, sans en être ému. Il a d'ailleurs donné en épigraphe à son livre, ces quelques phrases de Charles M. Russell : "The Red man was the true American. They have almost all gone, but will never be forgotten. The history of how they fought for their country is written in blood, a stain that time cannot grind out . . ." Mince consolation pour une race qui s'en va. Espèce de l'ordre des faibles, des inadaptés qui cède au plus fort, au sort inexorable.

LIONEL GROULX, ptre